

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 11

Artikel: A propos des cours de cuisine de M. Maillard
Autor: Maillard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195457>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

énergiques qui réclament purement et simplement de l'Espagne l'abandon de sa domination. Il semble bien que l'Espagne n'a jamais voulu faire toutes les concessions que le bon sens réclamerait, pour prévenir le mécontentement de sa colonie.

Les Cubains se plaignent depuis le commencement de ce siècle d'être opprimés, de n'avoir qu'une influence fictive, et de ne jouir d'aucun droit positif.

L'avant-dernier ministre des colonies du cabinet Sagasta, M. Maura, entreprit néanmoins d'étudier la question et il élabora un programme sincèrement réformiste; il proposa pour Cuba une Assemblée unique, investie de pouvoirs considérables. M. Maura dut quitter le ministère; mais il avait posé la question et son successeur dut la reprendre. Son projet, qui fut voté par les Cortès, consista en une transaction entre les désirs des deux partis conservateur et réformiste.

C'est que l'île de Cuba est divisée en divers partis irréconciliables. Celui qui avait paru jusqu'à présent être le plus influent est le parti conservateur, qui se déclarait à peu près satisfait de la situation et ne demandait pas que l'Espagne changeât rien au gouvernement de sa colonie.

C'est parmi ces adhérents que l'on recrutait la plupart des fonctionnaires qui ne venaient pas directement de la métropole. Seulement à côté des conservateurs s'agitaient les réformistes; ils s'inquiétaient de l'état navrant où se trouvait l'administration de l'île, de certains procédés gouvernementaux qui dataient presque de l'époque de la conquête, de la crise économique, de l'insécurité de l'avenir.

Ils souhaitaient l'établissement dans la colonie d'une Assemblée unique et élue plus ou moins directement par les colons, dont l'action, combinée avec celle du gouverneur, eût été plus forte que celle des six Assemblées provinciales et plus capable de « moderniser » le régime de l'île. Les autonomistes étaient les radicaux du parti réformiste et demandaient que l'administration de Cuba appartint aux Cubains, prenant comme exemple les colonies britanniques, où un gouverneur nommé par la reine est le seul représentant de la métropole.

Mais ces deux ou trois partis n'étaient pas seuls, et les séparatistes jouaient aussi un rôle extrêmement actif. Ceux-là ne veulent rien moins que l'indépendance absolue, et, pour faire triompher leur idéal, ils emploient tous les moyens.

Conférence de M. Droz. — Nous ne pourrions revenir en détail sur l'intéressante et magnifique conférence de M. Numa Droz, dont tous les journaux ont donné le compte-rendu dès les premiers jours de la semaine, et qui a du reste été publiée *in extenso*.

L'éminent orateur a pu se convaincre, à Lausanne comme à Genève et à la Chaux-de-Fonds, où les plus chauds applaudissements l'ont accueilli, combien les partisans de la démocratie fédérative sont encore nombreux en Suisse. La réaction qui se produit actuellement contre la centralisation à outrance était à prévoir, et les idées de M. Droz ne peuvent que faire de plus en plus de chemin.

A l'issue de la conférence, une centaine d'invités se sont retrouvés avec M. Droz dans la Villa des Toises, dont les honneurs étaient faits avec la meilleure grâce par M. et Mme J.-J. Mercier-de Molin.

Les nombreux groupes qui se formèrent un peu partout dans le grand salon prirent bien vite la plus charmante animation, à laquelle ne contribuaient pas peu des vins excellents et généreux.

La gaieté battait surtout son plein dans les salles où s'étaient glissés de nombreux fumeurs. La salle de billard, entre autres, devint bientôt l'objet d'un vrai pèlerinage, chacun voulant contempler les deux grands panneaux décoratifs dus au pinceau de Gleyre, bien dignes, il est vrai, d'attirer l'attention des amateurs. L'une de ces peintures nous représente une Diane; l'autre, qui fait pendant, une jeune Nubienne, deux images rapportées de l'excursion de Gleyre en Grèce et de son séjour dans la Haute-Egypte.

Que d'appréciations diverses, que d'amusantes extases sur la beauté sculpturale de ces deux figures de femmes! C'était vraiment délicieux!

En résumé, très agréable soirée en tous points.

Si la Société industrielle et commerciale, à qui nous devons le plaisir d'avoir entendu M. Droz, avait souvent, après ses séances, un second acte pareil, elle ne pourrait certainement plus suffire à l'inscription de ses nouveaux membres.

La peur du tonnerre.

L'*Indépendant* de New-York publie une amusante fantaisie de l'humoriste Mark Twain. Il s'agit d'une scène entre deux époux, au milieu de la nuit. L'époux, qui se nomme Mortimer, la raconte ainsi:

Je fus réveillé par le cri: « Mortimer! Mortimer! » et dès que je pus rassembler mes esprits, je m'écriai: « Evangéline, c'est toi qui m'appelles? Qu'y a-t-il? où es-tu? »

— Je me suis enfermée dans le cabinet aux chausures. N'as-tu pas honte de dormir pendant cet épouvantable orage?

— Allons, calme-toi, ma poulette, reviens ici.

— Lève-toi à l'instant. Il me semble que ton devoir est de tenir à la vie, sinon pour toi, du moins pour ta femme et tes enfants. Tu sais qu'il n'y a pas un endroit plus dangereux qu'un lit pendant l'orage; et tu restes là étendu simplement pour me contrarier.

— Mais, que diable! je n'y suis plus, dans le lit, je suis..... (phrase interrompue par un éclair, suivi d'un petit cri d'épouvante poussé par madame, et par un violent coup de tonnerre).

— Là, tu vois, Mortimer, comment oses-tu jurer dans un pareil moment!

— Mais je n'ai pas juré

— Peut-on mentir ainsi. Tu sais pourtant qu'il n'y a pas de paratonnerre sur la maison et que ta femme et tes enfants n'ont absolument d'autre protection que celle de la Providence. Mais que fais-tu là? tu frottes une allumette? Tu es donc fou?

— Eh quel mal y a-t-il à cela? Il fait ici noir comme dans un four.

— Eteins cette allumette tout de suite. Tu veux donc sacrifier nos existences? Tu sais que rien n'attire la foudre comme la lumière (Ftz! zing! boum, doboum, boum, boum!) Entends-tu? tu vois ce que tu as fait!... Je suis sûre que la foudre est tombée quelque part!... Je crois vraiment que tu es debout devant la cheminée... Eloigne-toi tout de suite. Un foyer ouvert est le meilleur conducteur de la foudre... Où vas-tu encore?

— A la fenêtre.

— Pitié..... as-tu perdu l'esprit! Les enfants au biberon savent qu'il est mortel de se tenir près d'une fenêtre pendant l'orage. Ah! je mourrai cette nuit! Quel est ce bruit?

— Je cherche mon pantalon.

— Vitte, jette-le bien loin de toi. Je crois vraiment que tu te proposais de mettre tes habits; cependant, tu sais que les étoffes de laine attirent la foudre. Mais ne chante donc pas. A quoi penses-tu donc!

— Où est le mal?

— Mortimer, je t'ai dit cent fois qu'en chantant on cause des vibrations dans l'atmosphère qui interrompent le courant électrique... Au nom du ciel, pourquoi ouvres-tu cette porte?

— Que diable! Il me semble que je puis bien ouvrir une porte?

— C'est la mort! tout ceux qui se sont occupés du sujet savent qu'en créant un courant d'air, on invite l'entrée de la foudre! Ah! qu'il est affreux d'être enterrée avec un fou

en un pareil moment! Mortimer, que fais-tu donc là?

— Rien, je tourne le robinet. Il fait si chaud dans cette chambre! Je vais me laver la figure.

— Allons bon! il ne te reste donc plus une once de cervelle! la foudre tombe toujours sur l'eau. Ferme ce robinet. Rien ne peut nous sauver, je le vois bien, Mortimer.

— Mortimer!... qu'est-ce que ce bruit?

— C'est le chat.

— Le chat! c'est horrible! Attrappe-le et enferme-le dans le tiroir du lavabo! Fais vite, les chats sont pleins d'électricité. Demain, j'aurai les cheveux blancs, c'est certain!

Et je l'entendis sangloter. C'est ce qui me décida à faire de mon mieux pour la calmer. Je dus franchir toutes sortes d'obstacles; je reçus d'innombrables contusions; je brisai plusieurs menus objets, et je finis par enfermer le chat dans la commode.

Et ma femme, qui s'était blottie dans un placard, me cria: « Je me souviens maintenant d'avoir lu dans un livre allemand qu'il faut se tenir sur une chaise au milieu de la pièce, et isoler les pieds de la chaise, c'est-à-dire qu'il faut les placer dans un verre. »

Je cassai la plupart de nos verres et je m'abstins de me placer sur la chaise.

— Ce livre disait encore, ajouta ma femme qui perdait la tête, que le plus sûr moyen est de sonner une grosse cloche. Va vite, me dit-elle, chercher celle qui donne le signal du dîner; vite, vite, Mortimer, nous voilà sauvés!

Notre petite résidence d'été se trouve au sommet d'une colline et un peu plus bas, dans notre voisinage, il y a plusieurs fermes.

Quand j'eus sonné cette terrible cloche pendant sept ou huit minutes, soudain les volets s'ouvrirent violemment de l'extérieur et quelque un projeta sur nous la lumière d'une lanterne.

— Qu'est-ce qui se passe donc ici? Des têtes d'hommes se pressaient à la fenêtre, avec des yeux qui s'écaraillaient de surprise en me voyant dans le plus simple appareil et brandissant ma cloche, qui faisait un carillon assourdissant.

Je m'en débarrassai vivement.

— C'est... c'est l'orage, mes amis, balbutiai-je. J'essayais de détourner la foudre.

— L'orage? la foudre? mais, monsieur, avez-vous perdu l'esprit? la nuit est magnifique, il y a tout plein d'étoiles. Il n'y a pas eu d'orage.

Je regardai à l'extérieur et je demeurai tellement étonné que je ne pus articuler un mot.

— Je n'y comprends rien, dis-je enfin, nous avons vu distinctement les éclairs à travers les rideaux et les volets, et nous avons entendu le tonnerre.

Tous se mirent à rire comme des fous.

— Mais, c'est le canon que vous avez entendu gronder, dit un des nouveaux venus, et c'est le jet de lumière des pièces que vous avez vu. Le télégraphe, à minuit, nous a apporté la nouvelle de la nomination du Président et on l'a fêtée tout de suite.

A propos des cours de cuisine de M. Maillard.

Décidément, Lausanne devient une ville éducative par excellence, dans tous les domaines. Nous avons maintenant un *Institut de cuisine* ouvert à la villa Médicis par M. le professeur Maillard.

A la fin du dernier cours, les élèves examinés par le chef de cuisine de l'Hôtel Beau-Rivage ont été appelés à travailler sous ses

yeux et tous les mets confectionnés par leurs soins ont été trouvés exquis.

Nous félicitons M. Maillard de ce résultat, et il est aussi fort à désirer que ses cours de cuisine domestique consacrés aux jeunes filles soient de plus en plus fréquentés.

On sait que M. Maillard ne se contente pas d'exposer des théories et des recettes; il opère lui-même en présence de ses élèves, et ne leur enseigne pas exclusivement des plats compliqués et chers. Il sait que ses cours sont suivis en bonne partie par des jeunes filles appartenant à la classe travailleuse, qui espèrent se marier bientôt et n'ont d'autre prétention que de servir plus tard à leur mari tous les jours et à leurs amis de temps à autre, une cuisine ordinaire mais savoureuse.

Et comme il a raison, M. Maillard, de leur apprendre à faire avec des viandes ordinaires des plats bon marché, dont on se lèche les quatre doigts. Par ce fait, il travaille autant pour le bonheur de l'humanité qu'un grand poète ou un artiste merveilleux. Le mari qui est sûr de trouver chez lui un vrai pot-au-feu, un bœuf aux choux ou un ragoût de mouton qui embaume, ne quitte point la maison; il fait bon ménage, il aime ses enfants.

Un professeur de cuisine, de Paris, commence régulièrement tous ses cours par cette formule: « Mesdemoiselles, la bonne cuisine est le commencement du bonheur. »

Et par bonne cuisine, il ne faut pas entendre cette cuisine rare, coûteuse, qui pique d'abord la sensualité, mais qui ne tarde pas à délabrer l'estomac. C'est la cuisine bourgeoise, la cuisine des mets simples, à la portée de tout le monde, celle que la maîtresse de maison surveille tout en raccommodant le linge de ses enfants, celle que nos mères nous préparaient de leurs propres mains.

Lo tsat et le compte de coumouna.

Y'avai dâo grabudzo pè lo veladzo dè X. Lè z'hommo s'arretâvont po dèvezâ quand sè reincontrâvont. Lè fennè d'jazâvont pè vai lo borné. Lè municipaux volliâvont demandâ l'âo dèmechon. Lo préfet ne volliâvè pas. On teimpêtâvè après lo syndiquo. Enfin quiet! cein bourenâvè per dèzo et tot lo mondo menâvè la leinga.

Que lâi avâi-te don?

Lâi avâi que lo syndiquo dèvezâi remette le compte de coumouna âo préfet po on tot dzo, ne l'avâi pas fè, quand bin lo boursier lè lâi avâi bailli prâo vito po lè signi, et coumeint lo préfet lè recliâmâvè, lè municipaux étiont eimbêtâ dè cein que lo syndiquo n'étâi pas pe rêtâ, po l'honneur dâo veladzo, et volliâvont dèmechenâ: mâ diabe lo pas que lo préfet volliè eint ouré parlâ d'avâi vu le compte, kâ l'etiont responsablio.

Ora, porquî lo syndiquo lè z'avâi-te pas remet âo préfet quand failâi?

C'est que lo tsat lè z'avâi medzi.

Quand on petit bouébo a èbrequâ on pot âo bin que l'a épèclliâ on écoualetta, ye dit que l'est lo tsat, po ne pas ètrè bramâ, que cein n'est que n'estiâ: mâ stu iadzo, sein lo pas que c'étâi on estiâ; c'étâi la pura vretâ coumeint vo z'allâ vâirè:

Lo syndiquo avâi fè boutséri; et coumeint l'avâi tiâ on bio caion et que cein baillâ prâo boustifaille, sa fenna fe couâirè on part dè bocliès dè sâocesse âo fèdzo et âi tchoux po lè veindrè âo martsî et lè z'einvortolliè dein dâi folliès dè grand papâi que le rappertsâ su onna tralia et que valiont bin dè mi què cè papâi dè *Nouveliste*, dè *Revue* âo dè *Gazette* que laissè passâ tota la grèce et que sè dègrussè po rein.

L'est bon. Le tracè po lo martsî avoué sa lotta et sa croubellie dè jerdinadzo et sè sâo-

cessès, que l'ein veind on eimpartiâ à 'na dama qu'étâi binsu la fenna d'on boursier, kâ quand le vâi cè grand papâi, le fâ à la syndiqua:

— Mâ, ditès-vâi! est-te que cè papâi ne dâi pas servi à ouî d'autro qu'a einvortolli dâi sâocessès?

La syndiqua vouâtè cein dè près: « Eh! à Dieu mè reindo! se le fâ; quinna farça y'è quie fè, gâ me n'hommo »; et le se dèpâsè dè vito mette dè coté cè papâi po lo reportâ à l'hotè; mâ cè pourro papâi étâi gras que 'na penna.

Ein rabordeint à l'hotè, le contè, tota gruleinta, l'affèrè âo syndiquo que sè met de 'na colère dâo diablo et que s'ein baillâ son sou à djurâ et à sacremeint; mâ coumeint cein ne poivè pas racoumoudâ lè z'affèrès, ye botsâ dè bramâ et dècidâ dè recopiâ cliâo compto lo leindéman, mâ sein ein pipâ lot mot à nion, et lè laissâ chétsi su la tralia dè la cousena.

Ma lo tsat que droumessâ su lo soyi et que cheint bon, châtè su la tralia âotrè la né et sè met à tant letsi et reletsi cè papâi que lo dègrussè à tsavon et que lo leindéman n'iaivâ pas moian dè liairè duè reintsès d'écrit. Quand lo syndiquo eintrâ lo matin, lo tsat étâi onco après et quand vâi lo dégât, l'etimpognè la remèsse et lâi tè fot onna ramenâie que lo tsat dècampâ coumeint bin vo peisâ, mâ lo mau étâi fè.

Lo pourro syndiquo n'ousa rein derè dè l'affèrè et l'est po cein que laissâ passâ lo terminè dèvezâi remette le compte âo préfet; mâ à la fin, n'ia pas! lo préfet recliâmâvè et lè municipaux assebin; faillu bon grâ, mau grâ, conta l'affèrè âo boursier po refèrè le compte et tot derè ein municipalitâ et au consèt gènéral coumeint cein s'étâi passâ, que cein l'âo fe fèrè dâi recafiâies à ein avâi mau âo veintro et à sè rebattâ perque bas, que crayo que l'ein rizont adé.

Mâ gâ quand les vôtès revindront.

THÉÂTRE. — La 1^{re} de Guillaume Tell.

— Nous n'avons aujourd'hui ni le temps ni l'espace pour analyser d'une manière complète la représentation de jeudi. Nous dirons tout d'abord qu'il ne faut point y aller l'histoire en mains. L'adaptation à la scène de tels sujets historiques a des exigences auxquelles il ne faut pas trop s'arrêter; il faut savoir passer sur des anachronismes et des invraisemblances souvent nécessaires au mouvement scénique et à l'intérêt même du récit.

En général, l'action, vigoureusement conduite, est animée d'un souffle patriotique qui ne cesse d'intéresser.

Le premier acte prépare bien le spectateur aux événements qui vont suivre. Le deuxième, qui se passe au Grutli, où nous voyons arriver successivement les hommes d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, est fort réussi et captive vivement l'attention.

L'arrivée en ce lieu du vieux Melchthal, à qui Gessler a fait crever les yeux, est fort émouvante; ses dernières paroles, ses derniers vœux pour l'émancipation de sa patrie font éclater de chaleureux applaudissements. — Ce tableau est, selon nous, le clou de la pièce. La mise en scène y est vraiment superbe et nous donne des effets de lumière habilement ménagés.

Quelques longueurs dans le troisième acte et des situations qui ne nous paraissent pas très heureuses. On nous dit qu'il ne peut en être autrement: inclinons-nous.

La scène de la place d'Altorf est bien rendue, le décor charmant, plein de vérité. La lutte qui se fait dans l'âme de Tell, condamné à tirer sur la pomme placée sur la tête de son enfant, est d'un effet des plus saisissants.

L'épisode du chemin creux, où nous voyons Gessler tomber sous la flèche de Tell, est aussi fort dramatique. La salle, tenue depuis longtemps sous l'impression des événements qui ont précédé, respire. Le tyran est abattu, la patrie est sauvée!

Trois ballets, dont deux fort gracieux, heureusement intercalés entre les scènes tragiques de ce drame, reposent agréablement l'attention.

En résumé, beau et grand spectacle, qui a occasionné à M. Scheler, à côté d'un travail intellectuel de longue haleine, des frais matériels considérables. Espérons qu'il trouvera sa récompense dans les encouragements des nombreux spectateurs qui, de la ville et de la campagne, viendront en foule l'applaudir. — Représentation chaque jour.

Boutades.

Didon dina, dit-on, du dos d'un dodu dindon du Doubs ou du Don, don d'un dom à qui Didon dit: Dis-donc, doux dom! donne donc du dindon!

A l'école d'un village des environs d'Yverdon. — Un élève est appelé à réciter l'histoire d'Esau et de Jacob; le texte du manuel dont il s'est servi commençait en ces termes: « Isaac était âgé de quarante ans quand il épousa Rebecca; il en avait soixante lorsque sa femme mit au monde deux fils, Esau et Jacob. »

L'élève, qui a recours à sa mémoire plutôt qu'à son intelligence, mais auquel sa mémoire et sa paresse jouent parfois de vilains tours, se met à réciter avec assurance: « Isaac était âgé de quarante ans quand il mit au monde deux fils âgés de soixante ans. »

Dans un cercle, entre joueurs:

— Mais vous trichez, monsieur! s'écrie l'un des joueurs.

L'autre, froidement:

— J'ai remarqué que lorsque je ne trichais pas, je perdais toujours.

Le naïf Calino en a assez: il veut en finir avec la vie.

Il arme son pistolet et le braque sur sa tempe gauche.

Mais, au moment de presser sur la détente, il réfléchit et dit:

— Je veux bien mourir, mais je ne veux pas me rendre criminel!

Et il pose l'arme.

Un jeune négillon est parti de Valparaiso dans l'âge le plus tendre; il est venu à Paris; là, grâce à son travail et à son intelligence, il a fait une certaine fortune.

Il ne néglige pas ses parents, qui sont restés au pays, et leur écrit régulièrement.

Dernièrement, sa vieille mère lui répond affectueusement:

— « Mon cher enfant, écrit-elle, j'espère qu'au milieu de toutes tes prospérités tu n'as pas oublié notre origine, et que tu es resté nègre. »

Un notaire chassait aux environs de Versailles. Une perdrix lui part entre les jambes, son fusil en fait autant entre ses mains. Cependant la perdrix franchit une haie sans paraître trop émue du coup de feu. Le notaire saute la haie, espérant n'avoir plus qu'à ramasser le butin.

Plus de perdrix. Rien qu'un paysan attelé à sa charrue:

— Dites donc, vous n'avez pas vu tomber une perdrix?

— Pas la moindre, bourgeois.

— C'est singulier... j'ai pourtant vu voler de la plume.

— Moi aussi j'ai vu voler de la plume. Elle volait même si bien qu'elle emportait la viande.

Deux aveugles dialoguent au coin d'un pont:

— Connais-tu ce monsieur qui vient de te donner un franc?

— Je le connais de vue!

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.